

Bien que la manière et les formes soient diverses, varient avec les individus et les cultures, tous les humains ont probablement aperçu la beauté ; nombreux sont ceux qui la considèrent comme un phénomène particulièrement heureux et respectable. Voilà une banalité à laquelle je joins volontiers ma considération, pour autant que ce ne soit pas là une conclusion, que cela ne solutionne pas l'élan anarchique et le fond sombre dont procède cette mélodie de l'ivresse émotionnelle. Facteur de sens, je crois que l'on peut entendre là une raison d'être, de rencontrer l'*autre*, de nager dans cet océan turbulent dont la réalité couve un insondable silence, et que l'on nomme aussi l'existence. Par ailleurs, et puisque c'est de cela dont il est question, je ne parviens pas à envisager l'art dépourvu de cette qualité, aussi relative soi-elle, comme un simple jeu d'idées, d'images, de formes désaffectées, privées d'ombre et de volupté.

Mais je voudrais ajouter que la beauté s'éprouve plus certainement qu'elle ne se définit, qu'elle s'attache moins qu'elle ne traverse comme un frémissant et indéfini bonheur. Irréductible à une forme ou à un objet, non plus qu'à une idée ou une norme, elle participe avant tout d'une relation qui s'opère et d'un regard qui s'accorde. Mais d'un regard qui met en jeu implicitement notre conception du monde et de la vie, de la représentation que l'on s'en fait, du rapport que l'on entretient avec eux, et dont la beauté est l'horizon ou le trouble joyeux. Par conséquent, si elle est une jouissance, elle est aussi un inconnu qui s'ouvre devant nous, dissipe les formes de la certitude, du savoir et de l'ego, au risque de nous perdre. On y voit en aveugle... Le ciel bleu de la jubilation est un dévoilement qui demeure incertain, démuné, obstinément inachevé, ainsi vivant... C'est une respiration, une pulsation, un souffle qui s'équilibrent pour se défaire aussitôt. La lumière est inséparable de l'ombre.

Bien sûr tout le monde ne voit pas l'art comme une façon de désirer, de vivre et de penser par delà la réalité finie... Mon propos, qui n'a historiquement rien d'original, évoque certainement un art quelque peu distant de la confusion et des agitations propres à la culture contemporaine. Ce qui ne fait pas de lui un désir obsolète, mais davantage intempestif ou inopportun, simplement décalé comme le serait un jardin au milieu d'un désert ou d'un champ de bataille, un papillon ou un coquelicot dans une orgie. Mais alors, c'est un peu comme si la fleur ne se livrait qu'à celui qui en respecte l'intimité et le chant propre, qu'au regard qui s'est désencombré des affaires et des jeux discordants du monde. Non pas que l'art soit ici séparé de la culture, mais il y résonne plutôt comme un dehors ou du moins comme un point de fuite, ouvert sur un infini. Peut-être est-ce là une manière d'envisager l'inquiétante liberté qui entraîne ma conscience... Plus qu'à innover sur le terrain des idées, on comprendra que j'entends la peinture comme le signe - au cœur d'une mise en question sans terme - d'une sereine et intime jouissance. Au sein d'une réalité obstinément instable, incité à une concentration, celui qui opère tente un accord des forces qui le traversent confusément ; il s'engage alors sur une voie de communion et se met à danser en équilibre dans un océan de possibles.

Je me demande d'ailleurs si l'art a jamais été autre chose qu'une réponse à l'angoisse ou au délire que suscitent le chaos et l'entropie, le silence et la nuit, le néant et le cosmos, et par-dessus tout la mort. Comme une parade raffinée et sensuelle qui habillerait le corps nu et tremblant de la conscience humaine aux prises avec l'indéterminé, en proie à ce qui la nie, à ses ténèbres. L'enjeu n'étant probablement autre que l'éclosion d'irréductibles élans de vies : un paysage dissipé où les forces présentes ne s'opposent plus mais s'étreignent et se soutiennent mutuellement pour ne faire qu'un. C'est là un appel à quoi l'on répond et qui engendre la cohérence inexplicable de la beauté.

Une beauté qui n'est pas le visible, qui n'est pas la forme mais le visage indéfini d'une étreinte, d'une pensée qui épouse l'incertain, le *bruit*, cela qui échappe, se donne à perte de vue, ce qui peut encore la faire danser, lui faire perdre raison... Une pensée au fond qui envisage l'ouvert avec le respect et l'élégance d'un amant. Une pensée qui est un corps, un corps désirant qui s'*indéfinit*, s'ouvre à l'infini.